

Le « Pays Naïri » et la « nation ordinaire »

(Traduit, présenté et annoté par Haïk Der Haroutiounian)

Violette KRIKORIAN

Poétesse arménienne

Haïk DER HAROUTIOUNIAN

Master en Histoire et civilisations (EHES)

Traducteur

haikder@orange.fr

Doi : 10.5077/journals/connexe.2022.e1039

Résumé

Violette Krikorian propose ici une analyse du pont littéraire entre deux icônes de la littérature arménienne, **Vahan Térian** et **Yéghiché Tcharents**, dont le destin tragique se confond avec celui de la nation. Voyant dans l'internationalisme affiché du Parti bolchevique la solution à l'émancipation nationale et sociale des Arméniens, ils expriment la divergence qui se fera jour à l'épreuve du réel sur l'avenir du « Pays [Yerkir] Naïri ». Écrit au moment où Vahan Térian participe à l'aide humanitaire aux survivants du génocide réfugiés au Caucase russe, le recueil *Pays Naïri* [Երկիր Նայրի] est empreint de désespoir face à la catastrophe irrémédiable de l'anéantissement des Arméniens du *Yerkir* « Pays », comme on désignait les provinces arméniennes de l'Empire ottoman, cœur du territoire historique, désormais perdu.

Témoins du fracas de la guerre, du génocide et de la révolution, les deux furent fauchés à la fleur de l'âge : l'aîné, Térian, succomba à la tuberculose à 35 ans, loin de chez lui, à Orenbourg, où il répandait la bonne parole bolchevique ; son cadet, son admirateur et critique à la fois, Yéghiché Tcharents, incarne une autre figure romantique, celle du poète assassiné, victime de la répression stalinienne à quarante ans. D'une certaine façon, ils sont l'emblème de la révolution qui mange ses enfants.

Mots-clés

Arménie, littérature, nation, Térian, Tcharents

Abstract

Violet Krikorian offers here an analysis of the literary bridge between two icons of Armenian literature, **Vahan Terian** and **Yeghishe Ch'arents'**, whose tragic destiny merges with that of the nation. Seeing in the Bolshevik Party's internationalism the solution to the national and social emancipation of Armenians, they express the divergence that will emerge to the test of reality on the future of the "Land of [Yerkir] Nayiri". Written at the time when Vahan Terian was involved in humanitarian aid to genocide survivors in the Russian Caucasus, the collection *Land of Nayiri* [Երկիր Նայրի] is imbued with despair in the face of the irremediable catastrophe of the annihilation of the Armenians of the *Yerkir* "Land", as the Armenian provinces of the Ottoman Empire were known, the heart of the historical territory, now lost.

Witnesses to the clash of war, genocide and revolution, both were cut down in the prime of their lives: the elder, Terian, succumbed to tuberculosis at the age of 35, far from home, in Orenburg, where he was spreading the Bolshevik word; his younger brother, his admirer and critic at the same time, Yeghishe Ch'arents', embodies another romantic figure, that of the murdered poet, victim of Stalinist repression at the age of forty. In a way, they are the emblem of the revolution that eats its children.

Keywords: Armenia, Literature, Nation, Terian, Ch'arents'

Introduction du traducteur (Haïk Der Haroutiounian)

Née à Téhéran en 1962, Violette Krikorian (parfois orthographié Violet Grigoryan) émigre en 1975 avec sa famille à Erevan où elle étudie la philologie à l'Institut pédagogique. Elle a commencé à écrire très jeune, en persan d'abord, et dès 1970, dans la revue *Garoun* [Printemps] d'Erevan. Elle a été distinguée notamment par des prix du Ministère de la Culture et de l'Union des Écrivains d'Arménie. Poétesse féministe, rebelle, audacieuse, osant des textes érotiques provocateurs, elle a publié plusieurs recueils, souvent en édition bilingue : *C'est la vérité, la vérité que je dis* [Եջմարիտ, Եջմարիտ եմ ասում] (1991) ; *La ville* [Քաղաքը] (1999) ; *Que cet hiver est rude* [Այս ինչ դժվար ձմեռ է] (arménien-français) (2000) ; *Amour* [Սէր] (arménien-français) (2002) ; *Harem rose* [Հարեմի Վարդը] (arménien-anglais) (2009). En traduction française, on pourra lire aussi, entre autres, sept de ses poèmes dans *La poésie arménienne d'aujourd'hui* (Godel 2005, 84-95) et cinq autres dans *Avis de recherche. Une anthologie de la poésie arménienne contemporaine* (Alloyan, Juranics, Beledian, Abrahamian 2006, 185–203). Elle a cofondé les revues littéraires *Bnagir* [Texte original], en 2001, et *Ink'nagir* [Autographe], en 2005, dont elle est la rédactrice en chef, en édition électronique.

Violette Krikorian propose ici une analyse du pont littéraire entre deux icônes de la littérature arménienne, Vahan Térian et Yéghiché Tcharents, dont le destin tragique se confond avec celui de la nation. Témoins du fracas de la guerre, du génocide et de la révolution, les deux furent fauchés à la fleur de l'âge : l'aîné, Térian, succomba à la tuberculose à 35 ans, loin de chez lui, à Orenbourg, où il répandait la bonne parole bolchevique ; son cadet, son admirateur et critique à la fois, incarne une autre figure romantique, celle du poète assassiné, victime de la répression stalinienne à 40 ans. D'une certaine façon, ils sont l'emblème de la révolution qui mange ses enfants. Voyant dans l'internationalisme affiché du Parti bolchevique la solution à l'émancipation nationale et sociale des Arméniens, ils expriment la divergence qui se fera jour à l'épreuve du réel sur l'avenir du « Pays [Yerkir] Naïri ». C'est Vahan Térian qui a d'abord popularisé le terme « Naïri » des antiques tablettes assyriennes (XIII^e-XII^e siècles avant J.-C.) désignant les territoires à l'ouest du lac de Van, au sens de patrie symbolique, avec le titre de son recueil poétique de 1916. Écrit au moment où il participe à l'aide humanitaire aux survivants du génocide réfugiés au Caucase russe, le recueil *Pays Naïri* [Երկիր Նայիրի] est empreint de désespoir face à la catastrophe irrémédiable de l'anéantissement des Arméniens du *Yerkir* « Pays », comme on désignait les provinces arméniennes de l'Empire ottoman, cœur du territoire historique, désormais perdu. Pour Térian, la survie réside moins dans la création d'un État national que dans l'unité spirituelle et culturelle autour de cette notion de « Pays Naïri » désormais mythique, tandis qu'il s'engage activement dans la révolution bolchevique : au sein du Comité central exécutif, il est, entre autres, chargé de traiter de la question des nationalités. Dix ans plus tard (1925), le roman satirique de Tcharents, *Pays Naïri* [Երկիր Նայիրի], apparaît comme une réplique grinçante à la naïveté – la trahison des espérances ? le défaitisme ? – de Térian. Il en avait déjà critiqué la posture sépulcrale de « dernier poète » de la nation. Lui aussi témoin des effets du génocide sur le terrain, mais

comme combattant, engagé volontaire sur le front du Caucase pendant la guerre, d'abord proche du parti dachnak, il exprime son amertume de l'écrasement de l'Arménie qui a dû renoncer, sous la pression des « camarades » et de l'alliance opportuniste entre Lénine et Kémal, aux promesses du traité de Sèvres d'une Arménie indépendante et réunifiée. Le messianisme révolutionnaire a déjà cédé le pas au désenchantement du réel. Tout en se ralliant au nouveau régime et en acceptant le repli sur l'Arménie réelle – la « nation ordinaire » – au lieu de l'Arménie rêvée – le « Pays Naïri » –, en manifestant sa désillusion, Tcharents a pris le chemin de la dissidence qui le mènera à la potence.

Reprenant la posture de l'écrivain-citoyen, de l'intellectuelle engagée, plongeant même dans les archives, la poétesse Violette Krikorian questionne les relations entre littérature et politique et le rôle des intellectuels face aux épreuves traversées par le pays et au choix imposé par la soviétisation entre collaboration avec le pouvoir ou résistance nationale. C'est aussi un prétexte pour souligner la résonance contemporaine des textes de Térían et Tcharents, parmi les plus connus du patrimoine littéraire arméno-soviétique. Elle compare ainsi les conditions de l'abandon en 1920 de Kars, « petite patrie » de Tcharents et parcelle du Pays Naïri resté en Turquie, avec la situation incertaine du Haut-Karabagh que les dirigeants de l'État héritier et successeur de la RSS d'Arménie ont pu envisager de laisser à l'Azerbaïdjan, lors des premiers revers de la guerre et, même, dans le cas du président Lévon Ter Petrossian, malgré les combats victorieux de 1992–1993. D'où sa chute. Au moment où elle écrit, en 2011, Violette Krikorian se fait critique de ce renoncement à une Arménie rêvée et d'une forme de colonisation des esprits, héritée du bolchevisme : « La formulation “la nation ordinaire” est le fondement de la résignation à la perte du pays par les Arméniens ».

La traduction de cet essai de Violette Krikorian, « *Երկիր Նաիրին* » եւ « *սովորական ազգը* »¹, doit accompagner celle à paraître de 41 poèmes du recueil *Pays Naïri* [Երկիր Նայիրի] de Vahan Térían (1915) évoqué ici. Sauf mention « (NdT) », les notes sont de Violette Krikorian.

.....

Si Kusturica avait été arménien, les types caricaturaux de l'Underground² arménien et de la satire politique arménienne auraient pu puiser leur modèle chez les personnages imaginés par Yéghiché Tcharents dans son roman *Pays Naïri*, il y a près d'un siècle, dont le roman reste d'une grande actualité³, non seulement pour notre cinématographie, mais aussi pour notre réalité politique. Certes, aujourd'hui, les acteurs et les angles de vue sont différents, mais ils rappellent les années vingt du siècle précédent. En langage contemporain, indépendamment du « credo » politique du bolchevik Tcharents, on pourrait qualifier les prises de position présentées dans le roman de turco-bolcheviques.

Tcharents commença à écrire *Pays Naïri* en 1921, à une époque où la littérature arménienne était saturée de lamentations nationales, dominée par les « requiem » à la manière de Hovhannès Toumanian [† 1923] ou ceux pour le deuil de Vahan Térian [† 1920] :

Pays Naïri, rêve lointain,
Tu dors angélique, telle une reine ;
Est-ce donc moi qui vais te chanter une berceuse
Et t'ensevelir royalement ? (Térian 1989, 177)⁴.

C'est à Térian que revenait le droit « d'enterrer » le Pays Naïri, et d'en exécuter le rituel [ծէս], puisque le Pays Naïri était précisément sa propre esquisse [նախապիծ] littéraire, c'est lui qui l'invoqua et la poétisa de la sorte en utilisant l'un des noms anciens de l'Arménie⁵. C'est lui qui l'avait conçue. Mais bien sûr, Tcharents ne pouvait pas se contenter d'enterrer cette invention littéraire et poursuivant sa polémique avec Térian, il écrivait lui-même dans son roman :

Et qui sait si, au moment précis de la fin de la veillée mortuaire, le Pays Naïri ne va pas m'apparaître comme un mort très cher et vénéré et que, pour le porter en terre, je dusse aussi porter, voyez ! le cercueil de mes pensées soigneusement ordonnancées – je le porte contre mon gré, certes je le dois ! car il faut, bien sûr, enterrer tous les morts, aussi chers et proches soient-ils.

Pour quelle raison Tcharents se devait-il d'organiser ce double enterrement du « Pays Naïri » et ce, par le biais de la satire politique ? En reprenant l'intitulé du recueil poétique de Térian pour son roman, voulait-il par une « basse » ironie assassiner ce nom ? Bien au contraire, par la grâce de l'éminente et sublime lamentation de Térian, l'expression non seulement se magnifia, mais devint légendaire et littéraire, elle reçut une nouvelle vie.

Comme en témoigne Djerbachian : « Cette “greffe langagière” a connu une brillante réussite. À la suite de Térian, la terminologie “*Naïri*” est entrée largement dans la littérature, comme dans notre langue et parler quotidiens » (Térian 1989, 21)⁶. Était-ce l'exaltation poétique ou la volonté d'asseoir sa propre notoriété qui furent l'aiguillon de Tcharents ? Après avoir supplié Térian « de revenir ! »⁷, il se mit à cracher à plusieurs reprises sur son ancienne idole et, ainsi, au fond, à cracher sur sa propre fascination. N'est-il pas évident que Tcharents a voulu lutter contre son ensorcellement « térianien » qui avait inspiré son premier cycle poétique, en châtiant Térian sur un mode, disons, satirique :

Il vous est agréable, n'est-ce pas ?
Allez, à vous,
Le chant glaireux de Térian...
Peut-être

Est-il encore
Dans votre âme molle
L'automne brumeux éploré ?
Ou bien n'est-ce qu'un délire –
Il veut vendre
Tout cru
Votre esprit de parasite abject.
(Extrait de *Romance sans amour*⁸)

En somme, Tcharents enterrait Térïan et la « térïanité » qu'il portait en lui, afin de se détacher de son influence pour exister par lui-même, comme il le déclare à la fin du même poème :

Tcharents serait-il mort⁹ ;
Il est mort.
Qu'un autre poète naisse, un autre¹⁰.

Toutefois expliquer l'enterrement du « Pays Naïri » par la seule volonté d'échapper à la fascination de Térïan reviendrait à ignorer la grande tragédie contenue dans le roman – la description de la chute de Kars [le 31-10-1920] où était né Tcharents – à savoir l'histoire de la perte de sa ville natale.

Il semble que Tcharents avait un plus grand défi à affronter : il tentait de surmonter l'idée de perte irréversible du « Pays Naïri », de ne pas sombrer sous les décombres, ne pas rendre les armes devant la prophétie apocalyptique du « dernier poète »¹¹. Tcharents voulait contourner cette perte, en signifiant l'effondrement pur et simple du « Pays Naïri », ce dessein littéraire térïanesque catastrophique, auquel il opposait son nouveau dessein : la « République socialiste soviétique ». Ainsi, quand la perte de ta¹² ville natale est à ce point effrayante, comme si on t'amputait d'une part irremplaçable de ta vie et qu'on laissait un trou noir, alors ce vide céleste se remplit d'une chose plus « grandiose » encore, et, comparable à la mort de l'être qui t'était cher, son cadavre prend dans ton esprit la dimension du paradis. Pour Tcharents, ce ciel était la Révolution, et en lieu et place de la relique du « Pays Naïri », le paradis, la République socialiste soviétique.

Mais avant d'accéder à ce « paradis », Tcharents décrit la chute de Kars dans son roman.

Le plus grand malheur a été... c'était un jour où il faisait beau... ils avaient remarqué que la plupart des boutiques de la ville était fermée... alors que la population cherchait des provisions – thé, savon, mazout, allumettes et voyez-vous, mille et une autres semblables bricoles ... quand ils ont massacré les boutiques – il en est sorti, non à vrai dire, il n'est rien sorti des boutiques – elles étaient vides... non seulement il n'y avait plus de marchandises, ni même les propriétaires de ces marchandises qui, par un étrange miracle, s'étaient volatilisés de cette ville naïrienne.

Tout cela serait encore peu de choses s'il n'y avait la plus grande tragédie qui détruisait la ville et le front militaire, combien de fois l'avons-nous rappelé – la désertion. Tous les matins, des grappes humaines se déversaient des maisons dans les rues, et on saisissait les déserteurs se dissimulant par milliers entre les charrettes et même sous les jupes des femmes et on dirigeait ces déserteurs, par groupes de centaines, vers le front des opérations – mais dès la nuit tombée, ils se sauvaient à nouveau et retournaient en ville par groupes entiers.

D'ailleurs à quoi ressemblait la ville alors ? – Il est malaisé de le décrire. Imagine, cher lecteur, qu'un matin tu sors du lit et que tu veuilles t'habiller, tu te rends compte alors, que par un étrange prodige, toutes les coutures de tes vêtements sont décousues. Tu saisis ta chemise – toutes les parties se défont une à une, la manche par-ci, le col par-là, le reste encore ailleurs. Tu prends ton caleçon – de même ! Et maintenant, ajoute à cela que soudain un incendie commence à gagner ton appartement – que vas-tu faire ? Courir dehors ? Mais là se tiennent déjà les femmes et les enfants ; tu ne peux tout de même pas apparaître entièrement nu devant eux. – Rester à l'intérieur ? – Là c'est la fumée qui t'étouffe et en moins d'une minute les flammes rouges lécheront ton corps...

Toutes les forces symbolisant la ville étaient déjà dévastées, par petits groupes elles fuyaient d'un côté ou de l'autre ; quant aux alentours ? – ils étaient en proie à l'incendie et la fumée envahissait la ville... et aucun tailleur, même très ingénieux, n'était en mesure dorénavant de recoudre non seulement les éléments éparpillés, mais de plus, par un étrange effet effervescent ces éléments commençaient à s'enfuir... et la force centrifuge comme on dit, celle de fuir le centre de la ville, avait atteint un tel point, que désormais non seulement on ne pouvait plus l'annihiler, ni même la neutraliser un tant soit peu... Il régnait un tel charivari que, comparativement, construire la Tour de Babel eût été un jeu d'enfant...

Mais qu'est-ce qui avait donc livré la ville en cet état ?

Mais il n'était pas si difficile que ça de définir la racine de cette calamité, parce que cette racine-là, non seulement n'était pas enterrée dans le sol comme toute racine, mais elle germait hors du sol comme un nez naïrien et depuis longtemps, tout le monde avait remarqué ce nez de mauvais augure, mais... c'était bien en Hamo-Mazout¹³ que cette racine prenait la forme de la trahison... Il convient de voir la racine de la désertion dans ces scélérats-comploteurs de Naïri, dont le meneur était... Garo Taraïan. Ils pullulaient maintenant sur la ligne de front et prêchaient la désertion à nos braves soldats, ils leur promettaient de la terre, la paix et la tranquillité ; et avec des méthodes aussi impudentes, ils disloquaient nos troupes¹⁴.

Et qui donc était ce Garo Taraïan ? Tcharents le présente par la bouche d'un tiers : « Un avaleur de grand vent » ou encore « Un bestial dépravé de Moscou », c'est-à-dire un bolchevik qui, avec ses camarades, s'était attelé à l'activisme politique.

Il est non moins intéressant de lire les pensées de Lénine réellement mises en œuvre par Garo Taraïan au moment de son activité ; par la suite, dans le pays qu'il avait ainsi contribué à créer, on le réduisit au silence.

Mais qui était, mais oui, qui donc était leur dirigeant suprême ? ou pour le dire autrement, comme soutenait Hadji : « la tête pensante d'en haut ». C'était le sanguinaire appelé Skiout¹⁵, un Mongol russifié, doublé d'un espion à la solde des Allemands, qui était retourné au pays dans un wagon plombé et avec l'aide des troupes chinoises et des va-nu-pieds avares, autre tribu mongole du Caucase, avait intrigué dans le pays profond pour accaparer le pouvoir et le repasser aux Allemands. C'est ainsi qu'il avait honoré sa promesse au sanguinaire kaiser Guillaume II...

Et durant ces jours, alors qu'on se préparait à défendre Kars, « on ramassait déjà dans les campagnes environnantes les notables influents » et on amenait à leur suite des escouades de « papakhavor »¹⁶, tandis que le groupe bolchevique s'activait.

Et nous alors – demanda finalement d'un ton ému Mlle Sato¹⁷ – pourquoi nous ne « passons pas à l'action » ? Monsieur Marouké et Garo Taraïan se regardèrent... Garo Taraïan fit semblant de

tomber des nues, puis il déclara avec un sourire détaché, mêlé de sarcasme... : « D'ici deux jours je rejoindrai la caserne » ; d'ailleurs, il venait juste d'arriver dans sa ville natale dans ce but... Deux jours après Garo Taraïan s'y rendit.

Mais voyons plutôt les agissements de Garo et Marouké dans la ville et à la caserne, selon le point de vue de la population.

Hadji Onnig efendi Manoukov aperçut – ... en buste parmi quelques autres recrues – M. Marouké et Garo Taraïan et au milieu d'eux – ô surprise ! – se distinguait, de même en buste, le chef de la police en personne... Il était nu-tête le chef de la police... tel un simple soldat, comme disaient les habitants, et il lui arrachait les « galons à la chinoise » de ses épaulettes ... « l'Avaleur de grand vent » avait saisi le chef de la police au col et montrait son visage pâle et exsangue aux soldats, tout en prononçant des « paroles impossibles ».

Tandis que la camarade de Garo et Marouké œuvraient ainsi :

Mlle Sato, institutrice à l'école paroissiale... donnait des cours du soir près de la gare qui était considérée comme un lieu passablement douteux, où elle s'appliquait à diverses manigances avec les bachi-bouzouks qui traînaient autour de la gare¹⁸ et les employés du chemin de fer. Des cours d'une heure par jour pour chaque groupe, et les jours fériés – deux fois trois heures... Et maintenant voilà aussi, que dans la ville, cette demoiselle Sato occupait la place de M. Marouké pour répandre diverses nouvelles, calomnies ou informations douteuses...

Et voici encore quelques autres créatures de la même espèce, rassemblées dans les parages de la gare, qui faisaient tourner la tête aux bachi-bouzouks, aux employés du chemin de fer, aux usagers ou aux déserteurs ayant fui le front... Et tout cela au moment où les territoires occupés¹⁹, c'est-à-dire déjà entrés dans la réalité naïrienne, déclaré pays Naïri indépendant, par le héros naïrien reconnu, désormais le général de fait, et au moment où, comme on dit, tout était réduit en « soupe et sueur », il envoyait des combattants naïriens dans les territoires occupés, c'est-à-dire pour défendre le pays Naïri... alors même que, par ailleurs, les autorités naïriennes avaient reçu des nouvelles avérées selon lesquelles « l'Éternel Homme Malade »²⁰ ayant rassemblé ses dernières troupes – avait l'intention d'envahir²¹ les territoires occupés... et à ce moment, voici que, eux... ces gens-là [les bolcheviks], prêchaient la désertion aux troupes naïriennes et parlaient de réconciliation...

Et qui pourrait dire si les faits malheureux et terribles à venir se seraient alors réalisés, si ces gens vils et irrespectueux, ces traîtres anti-naïriens, n'avaient pas existé ? Les imaginez-vous ceux-là ?... Ils étaient contre la sauvegarde des « territoires occupés » ; à propos desquels ils exigeaient un armistice, ... juste quand... ayant rassemblé ses dernières troupes, le Turc était prêt à envahir les « territoires occupés » et livrer à nouveau aux flammes et à l'épée ces territoires du pays Naïri, finalement si difficilement libérés.

Est-il possible de croire que la polémique de Tcharents contre Térïan eût un effet sur le point de vue divergent des nationalistes (les patriotes arméniens) ou des internationalistes (les communistes arméniens) ? Mais en fait Térïan était lui-même un bolchevik et d'un rang probablement bien supérieur²² à celui de Tcharents, puisqu'il avait été nommé membre du Comité exécutif panrusse et du Commissariat aux Nationalités. En tant que dirigeant du Comité arménien, il avait participé aux pourparlers d'armistice de Brest-Litovsk (février-mars 1918) et, à ce titre, rencontré Lénine en personne. De plus, ses convictions, à la

différence des slogans de Tcharents, allaient plus loin, étaient plus proches de la réalité sociale ; voici un exemple du fond de sa pensée en 1907, qu'il écrit dans une lettre :

La solitude est la souffrance la plus intolérable pour l'homme. Le socialisme la réduira à néant. La solitude est la conséquence, le produit de l'individualisme économique du capitalisme. Le socialisme, lui, est la forme la plus haute de l'intimité familiale, de la fraternité (Térian 1989, 8).

La raison est que, peut-être, dans le roman de Tcharents, la politique des bolcheviks est présentée comme ce qu'il convient d'appeler aujourd'hui la Realpolitik, qui se caractérise par des pourparlers et compromis, un marchandage en somme²³. Tcharents était-il informé des activités en coulisse ? Il est difficile de l'affirmer, mais en tout cas, l'idée fondamentale du roman *Pays Naïri* est l'exécution des ordres secrets des bolcheviks arméniens en septembre 1920 dans l'énumération de leurs instructions, lorsque les Turcs recommençaient leurs assauts.

Très secret

Le Comité central des communistes (bolcheviks) d'Arménie ordonne à toutes les organisations du parti, à l'arrière comme dans les lignes du front, et en particulier aux bolcheviks qui doivent rejoindre la garnison de Kars, de diffuser le plus largement possible la propagande contre la guerre, dans les zones de francs-tireurs, au cours de réunion si possible, ou par le moyen de tracts écrits, en mettant en avant les positions fondamentales suivantes :

- premièrement, la Turquie nouvelle n'est plus dorénavant la Turquie du sultan et n'a plus d'attitude agressive envers l'Arménie ;
- deuxièmement, la Turquie kémaliste est l'alliée de la Russie soviétique et elle lutte pour sa propre indépendance contre les États impérialistes : l'Angleterre, la France et la Grèce ;
- troisièmement, la victoire de la République arménienne sur la Turquie signifierait le renforcement de l'impérialisme au Proche-Orient et mettrait en danger la victoire de la Révolution en Transcaucasie, tandis qu'au contraire, la défaite de cette même République arménienne, accélérerait la soviétisation de tout le Caucase et même de l'Orient ;
- quatrièmement, le but des communistes bolcheviques arméniens doit être d'accélérer la défaite de la République arménienne qui permettrait d'accélérer aussi la soviétisation de l'Arménie.

Dans cet objectif, il faut :

- I) - désagréger l'armée arménienne combattante par tous les moyens à savoir :
 - a) organiser la désertion et perturber le recrutement à tout prix ;
 - b) faire comprendre aux soldats du front qu'ils ne doivent pas tirer sur les soldats turcs qui avancent, mais au contraire abandonner leur position et se replier en à l'arrière.
 - c) ne pas obéir aux ordres des officiers et, le cas échéant, les éliminer.
- II) - avec tout cela, il est essentiel de faire comprendre aux soldats de la République arménienne que l'*asker*²⁴ turc vainqueur est un *asker* révolutionnaire, qui non seulement ne s'autorisera à persécuter le pays vaincu, ou à exercer de violence contre la population, mais aidera le peuple travailleur arménien à se libérer de la tyrannie des dachnaks, laquais de l'impérialisme.
- III) - expliquer encore et encore, qu'en se libérant de la tyrannie des dachnaks, l'Arménie sera immédiatement liée à la Russie soviétique, que cela mettra fin pour toujours à la guerre et à la famine, et que le pays déchiré par des conflits incessants recevra en abondance le pain de la Russie et pourra participer à la grande œuvre de la Révolution mondiale.

Lire ce tract en comité restreint et le brûler immédiatement après lecture.

Les membres du Comité du parti communiste bolchevique d'Arménie, Sarguis Kassian, Askanaz Mravian, Avis Nouridjanian, Chavarch Amirkhanian, Dovlatian, Achot Hovhannisian.

Bakou, le 20 septembre 1920 (Archives nationales d'Arménie, F 1022)²⁵.

Notons qu'en ces jours-là, tandis que les troupes kémalistes venaient d'entrer dans Alexandropol (Léninakan, puis Gyumri), le comité bolchevique de la ville diffusait le tract suivant :

Les arrivants ne sont plus des brigands pillards, mais des camarades travailleurs turcs de nos paysans, de nos soldats et de nos ouvriers arméniens. Eux ne sont pas venus pour vous massacrer, mais pour vous arracher des mains des pillards dachnaks.

Dchakatamart [le Front du combat]. 20.12.1920. « Comment ils ont trompé l'armée arménienne »²⁶.

Mais, même si, comme on pourrait le dire en langage d'aujourd'hui, Tcharents « remplissait son devoir envers les autorités », en brocardant les anti-bolcheviks avec beaucoup d'aigreur et des remarques « au-dessous de la ceinture » – par exemple, en faisant pousser des cornes sur la tête de Hamo-Mazout²⁷, ou en moquant les « jambes aux tonalités cuivrées »²⁸ de sa femme qui « enlaçaient sensuellement les hanches toutes blanches » du gouverneur militaire²⁹ de la ville – au fil du roman, il n'en apparaît pas moins que ce sont les bolcheviks qui sapent la défense de la ville. L'amertume semble empêcher Tcharents de compenser la perte de sa chère ville natale en se réfugiant totalement dans le bolchevisme, quand, au prix d'attenter à l'honneur de son cher prolétariat, il ose écrire dans son poème « Stambol » :

Quand bien même si un Hambo-prolétaire
Mélait l'opprobre à mon propos –
Tu as un nom, toi Stamboul –
Catin internationale (Tcharents 1986, tome II, 111).

Pour le dire simplement, le turco-bolchevisme œuvrait contre les Arméniens, et cela, sans doute en vertu d'une autre promesse attribuée à « l'espion allemand » au profit du « sanguinaire Guillaume II ». Pour ce bolchevisme, la lutte des classes avait des visages ethniques flagrants, parmi lesquels, le bourgeois était l'Arménien et le prolétaire, le Turc, puisque Garo Taraïan « l'Avaleur de grand vent, cet âne bâti – pourriez-vous l'imaginer ? – était celui qui excitait les ouvriers turcs contre la compagnie naïrienne de production de pétrole ».

Dans l'introduction de son roman, Tcharents, impuissant comme un médecin devant un cas désespéré, déclare que sa patrie, Kars, est chirurgicalement découpée et disloquée, et constate que le patient a un organe irréversiblement amputé et l'affection de cet organe, étranger au reste du corps, se nomme « Pays Naïri » :

Peut-être Naïri n'est-il après tout qu'un mirage, une fiction, un mythe, une douleur du cerveau, une maladie du cœur... À sa place, il existe aujourd'hui un pays, qui s'appelle l'Arménie et se nomme maintenant République socialiste soviétique.

Certes, de nos jours la République socialiste soviétique n'existe déjà plus, mais la politique qui l'a créée existe encore et, comme alors au nom de la Révolution internationale, aujourd'hui au nom de la stabilité régionale et du développement économique, certains pays doivent obtempérer à la même injonction de renoncer, au profit d'autres, à leurs intérêts nationaux, à leur aspiration à vivre de façon autonome, et il semble que ce soit toujours les Arméniens qui doivent céder, qui doivent payer en offrant « le cul (*sic*) de la même jeune mariée » (l'Arménie et l'Artsakh) pour « le plaisir » du même fiancé (le Turc et l'Azéri) ; exactement comme autrefois, pour le bien de la « Révolution », selon l'opinion des bolcheviks.

De nos jours, on pourrait, en paraphrasant Orwell, reformuler cela en disant : « dans le turco-bolchevisme, tout le monde est égal, mais les Turcs sont plus égaux que d'autres, et dans ce qui est devenu le turco-libéralisme, tout le monde est libre, mais les Turcs sont plus libres que les autres ».

En résumé, le turco-bolchevisme a été remplacé par le turco-libéralisme, mais la prescription de devoir céder au Turc demeure. Seule l'argumentaire de l'idéologie a changé.

La formulation « la nation ordinaire » est le fondement de la résignation à la perte du pays par les Arméniens.

De nos jours, pour nombre d'observateurs, l'idéologie de « la nation ordinaire » fut l'un des slogans politiques du premier président de la Troisième République arménienne, Lévon Ter Pétrossian, dont les successeurs essaient de présenter la chose comme allant à l'encontre du nationalisme. Mais cette formulation n'est non pas de Ter Pétrossian, mais bien de Tcharents lui-même. Dans son roman *Pays Naïri*, Tcharents, pour essayer de digérer vaille que vaille la chute de sa ville natale Kars, s'en remettait au bolchevisme. Il écrit dans la préface :

[...] il y a maintenant un pays qui s'appelle Arménie, et dans ce vieux pays ont vécu hier comme aujourd'hui des hommes très ordinaires avec des caractéristiques ordinaires... Il n'existe aucun « Pays Naïri » – mais seulement – des gens qui vivent de nos jours dans ce coin du monde qui s'appelle Arménie et qui se nomme dorénavant République socialiste soviétique.

La formule « gens ordinaires » aux « caractéristiques ordinaires » et partant « nation ordinaire » était l'aliment bolchevique par lequel on pouvait non pas nourrir à satiété la population de l'Arménie soviétique, mais carrément lui couper l'appétit. Selon le poète américain Whitman, le père de la Constitution poétique de la démocratie, lorsqu'il dresse son catalogue des peuples (*Salut au Monde*) aucun peuple n'est ordinaire ou commun, mais revêt des caractéristiques qui lui sont propres :

- Je salue unanimement les habitants de notre terre.
- Toi qui que tu sois !
- Ou bien la fille ou le fils de l'Angleterre !
- Toi fils des puissantes tribus slaves ou des royautes !
- Toi le Russe habitant la Russie !
- Toi le Romain, le Napolitain, le Grec !
- Toi Sévillan bien proportionné et agile aux arènes !

- Toi qui ne te soumets pas aux lois, du Taurus ou du Caucase !
- Toi l'Hébreu au seuil de la vieillesse, tu entreprends un pèlerinage risqué pour voir, une fois au moins, le sol de Syrie !
- Toi et tes autres frères hébreux attendant en d'autres terres la venue du Messie !
- Toi l'Arménien pensif, réfléchissant quelque part au bord du courant de l'Euphrate, ou toi qui scrutes les ruines de Ninive, toi qui gravis l'Ararat...
- Santé et salut, bonheur et bienveillance à tous depuis l'Amérique.
- Chacun de nous est irremplaçable.
- Chacun de nous est illimité...
- Chacun de nous possède la divinité suprême³⁰.

À la différence de la formule de Tcharents « la nation ordinaire », Whitman rend chaque nation – y compris celle de Tcharents lui-même – unique et en même temps « également divine ». À la différence de la **dictature** du prolétariat instituée par le bolchevisme où, paraît-il, chaque peuple était réduit au même niveau, mené vers l'avenir radieux, en wagons à bestiaux³¹, plutôt que de passagers³² (en réalité, tous les peuples n'étaient pas « réduits » au même niveau, certains étaient plus égaux que d'autres, et renforçaient la domination russe), Whitman disait : « Moi, je prononce le mot **Démocratie** » et il sortait les nations de l'égalité du cimetière, en donnant un visage propre, « non-interchangeable » à l'anonyme ou à l'éventuel « passager », à chacun.

L'idéologie soviétique coupait les ailes des hommes et les forçait à l'obéissance, en le faisant devenir « ordinaire », tandis que l'américaine les poussait à être extraordinaire en prêchant via les médias de masse : « Vous êtes votre propre Michel-Ange, le David que vous sculptez, c'est vous-même » (comme je l'ai entendu dans une conversation), ou comme dans *Matrice* : « Vous devenez l'élu dès que vous y croyez et le décidez » (la notion d'élection, qu'on doit prouver par son mode d'existence, provient de la doctrine des Puritains, qui ont été des guides spirituels aux États-Unis).

Dans les écoles primaires américaines, dès leur plus jeune âge, on enseigne à l'enfant combien il est unique : « J'aime le ciel bleu, j'aime les fleurs rouges, j'aime le soleil flamboyant ». Et par l'énumération habituelle de ce qui lui est spécifique à chaque niveau de la scolarité, l'élève finissait par se persuader qu'il est si singulier : *I'm so special*. Alors que dans les écoles soviétiques, c'était exactement le contraire, à part un ou deux chouchous, tous les autres étaient dans une « moyenne grise ». C'est pour cela que Jirinovski, lors de sa campagne électorale populiste lançait « nous sommes des pauvres types »³³ (alors que lui-même se considérait exceptionnel) : il pensait que cela lui permettrait d'avoir les voix de la majorité, constituée de gens médiocres.

Et ainsi un Arménien « ordinaire » serait devenu un Américain particulier. Mais nous ici, sur place, nous sommes encore une nation bolchevique « ordinaire » ; sans compter que le projet réalisé de Tcharents, la République socialiste soviétique n'existe plus depuis bien longtemps.

Mais Tcharents, avant d'écrire son roman-mortifère *Pays Naïri*, dans ses « radio-poèmes »³⁴, faisait aussi son « Salut au Monde » avec un souffle whitmanien :

Et moi, je me tiens debout
Sur les montagnes ravagées de mon pays,
Solidement debout et je chante
D'un cœur joyeux, vaillamment,
Et je lance mon chant d'une voix impétueuse
Aux populations des quatre horizons !
[...]

Et pour cette raison, il « lançait » ce chant précisément au nom même du pays qu'il allait enterrer par la suite dans son roman, alors qu'il caractérisait le salut à Naïri, comme le plus courageux, le plus viril :

Et qui, qui donc dit :
Quelqu'un a-t-il jeté au monde
Aujourd'hui rouge, rouge à votre tour,
Un salut ! – Et un salut plus viril même
Que ton salut à toi, pays couvert de sang,
Rouge Naïri... (Tcharents 1989, tome I, 364)³⁵.

Comment Tcharents est-il devenu l'apologiste de la « nation ordinaire », quand un ou deux ans avant, il considérait « Naïri » si unique ? Parce que le concept de la « nation ordinaire » est né chez Tcharents lors de la chute de Kars, de la reddition, de la défaite, concept symbolisant la ruine de sa ville natale, et dès lors, il voulut vivre de ce côté-ci de la frontière.

Il est exact que la frontière avec Kars reste encore fermée, mais de nos jours l'Arménie n'est plus vaincue, elle a remporté des victoires³⁶. Pourquoi évoquait-on à nouveau cette expression aux jours de la fondation de la Troisième République arménienne et ce, au moment de la victoire, alors que cette notion était née de l'amertume de la défaite ? La réponse à cette question est dans la politique menée par Lévon Ter Pétrossian. En 1992, au début du conflit arméno-azeri, quand l'Arménie et le Karabagh subissaient des revers, Ter Pétrossian, dans une interview accordée au journal *Komsomolskaïa Pravda*, déclarait :

Le statut de République autonome [du Karabagh] au sein de l'Azerbaïdjan pourrait convenir à toutes les parties, puisque dans cette hypothèse, le Karabagh resterait une composante de l'Azerbaïdjan qui conserverait ainsi son intégrité territoriale, tandis que les habitants du Karabagh auraient la garantie des moyens de leur existence. Telle est notre position.

Après la victoire des Arméniens sur le terrain, Ter Pétrossian persista dans sa position et quand, en 1997–1998, il tenta, dans cette nouvelle phase, de mettre en œuvre cette politique, c'est-à-dire de céder le Karabagh à l'Azerbaïdjan, il fut renversé.

Pourquoi donc relancer encore l'idée de « nation ordinaire » ? Pour la seule raison que ce n'est qu'en les rendant « ordinaires » qu'il est plus facile de rendre les gens conciliants et résignés à l'idée de la reddition du Karabagh, après celle de Kars.

Notes

- 1 Extrait du recueil *Un pont vers Tania. Essais* [Կամուրջ դեպի Տանյան - Էսսեներ] (2012, 41–58).
- 2 Անըրգրամունդ dans le texte, c'est-à-dire indépendant des circuits classiques de diffusion (*NdT*).
- 3 Cet essai a été écrit en 2011 (*NdT*).
- 4 Extrait du poème N° 36 du recueil *Pays Naïri* [Երկիր Նայիրի] (*NdT*).
- 5 Durant ses études à Saint-Petersbourg, Térïan eut pour professeur Nicolas Marr (1865–1934), qui enseignait que le Pays Naïri était le nom par lequel les Assyriens et les Égyptiens désignaient l'Arménie environ dix siècles avant J.-C. (*NdT*).
- 6 Avec une préface d'Édouard Djerbachian (1923–1999) (*NdT*).
- 7 Il pourrait s'agir du célèbre poème de Tcharents, *En souvenir de Vahan Térïan* [Վահան Տերեանի հիշատակին], où il glorifie, en 1920, le disparu par les mots « որ նորի ց կգաս դու... », litt. « ...à nouveau tu reviendras !... » (*NdT*).
- 8 Y. Tcharents, *Œuvres non-publiées et non répertoriées* [Եղիշե Չարենց. Անտիպ եւ չհավաքված երկեր] (sans date, 279). // V. Krikorian fait une citation du recueil, assez décrié, *Romance sans amour* [Ռոմանս անսեր], de 553 vers, datant de 1922, qui porte en sous-titre *Sans début* [Ոչ սկիզբ] et qui fait au lecteur une adresse dite intersubjective : « Il vous [lecteur] est agréable... ». Ce poème est écrit juste après la publication du manifeste appelé « Déclaration des Trois », dans lequel il est stipulé : « À l'amour pur nous opposons l'instinct sexuel », ce que semble justifier le titre assez violent, pour l'époque, *Romance sans amour* (*NdT*). [Sur ce manifeste, voir les articles de Valentina Calzolari, « “Écrire les camps” en Arménie soviétique : *Barbelés en fleurs* de Gourguen Mahari » (pp. 61–79) ; Claire Mouradian, « Les écrivains au risque de la littérature. L'État et les intellectuels en Arménie soviétique » (pp. 6–42) et Élisabeth Mouradian Venturini, « Les tourments nationaux dans l'œuvre de Yéghiché Tcharents » (pp. 43–60)].
- 9 Le Tcharents premier cycle, à la Térïan (*NdT*).
- 10 *Ibid.* // N° 8 : ligne 551 du poème *Romance sans amour*, qui se termine par « ...Craché, afin que sur les pages des journaux/on écrive à la manière d'un âne, qu'on prenne pitié de lui » [...Թքած թե թերթերի վրա/Իշաքար շարեն Ողորմի...]. Publié à Moscou en 1922 et paru dans le recueil *Poésouzourna* [Պոեզոզուրնա] (*NdT*).
- 11 « Suis-je le dernier poète » (été 1913), titre du célèbre poème de V. Térïan, le N° 24 du recueil *Pays Naïri* (*NdT*).
- 12 Façon orientale de passer aisément, sans crier gare, du « vous » au « tu », le « tu » pouvant être aussi l'équivalent du « on » (*NdT*).
- 13 Hamo-Mazout, le maire de la ville, l'homme d'affaires Hamazasp Nohratian pour l'état-civil, ayant fait petite fortune à Bakou dans le pétrole, *mazout* en russe. Il est le « héros satanique » qui sera cloué-crucifié sur un poteau télégraphique à la dernière page du roman (*NdT*).
- 14 Sur cette période, voir notamment *La République d'Arménie* d'Anahide Ter Minassian (1989) (*NdT*).
- 15 Les Skiout ou Skiut, le nom d'une tribu mongole du Caucase, ici utilisé pour évoquer Lénine né à Simbirsk/Oulianovsk, et dont les Allemands favorisèrent le retour d'exil pendant la Première Guerre mondiale pour déstabiliser le pays (*NdT*).
- 16 *Papakh*, ou la « toque en laine » traditionnelle portée par les paysans, les bergers notamment, dont certains vont servir les rangs de la *Militsia*, la milice, qui mettra sérieusement à mal la ville. Le terme de « papakh » est aussi utilisé en Arménie soviétique (et postsoviétique) pour désigner l'économie informelle, sous le « chapeau », qui remplace ici le manteau (*NdT*).
- 17 Tcharents la traite assez irrévérencieusement de « սլակի չարժանացած », « qui ne fut pas digne de la couronne nuptiale », à la page 162 du roman (*NdT*).
- 18 Ici Tcharents utilise le mot russe *vokzal* pour gare, et juste avant կայարան « gare » en arménien (*NdT*).
- 19 Les territoires occupés par la conquête russe sur les Ottomans en 1878, la région de Kars et Ardahan et celle d'Igdir (au pied de l'Ararat), que les Arméniens, bien qu'assez minoritaires après 1915, pensaient dévolus à eux (*NdT*).
- 20 C'est-à-dire la Turquie. Formule attribuée au tsar Nicolas I^{er} qui aurait déclaré à l'ambassadeur britannique en 1853, à la veille de la Guerre de Crimée : « Nous avons sur les bras [...] un homme très malade (le sultan ottoman) ; ce serait, je vous le dis franchement, un grand malheur si, un de ces jours, il venait à nous échapper, surtout avant que toutes les dispositions nécessaires fussent prises ». On peut retrouver cette citation récurrente dans la *Biographie universelle ancienne et moderne* (Michaud 1860, 529) (*NdT*).

- 21 Il s'agit de la contre-attaque de la III^e armée turque commandée par le redoutable général Kazim Karabekir, qui occupe Kars le 31 octobre 1920, marche sur Alexandropol/Gyumri – qui tombe le 7 novembre suivant –, puis vers Erevan, sauvée au prix d'une défense désespérée lors des batailles de Kara Kilisé, Bach-Abaran, de Sardarabad à quelques kilomètres d'Étchmiadzine. Les Anglais favorisaient aussi l'avancée turque pour fomenter des affrontements entre Mustafa Kemal et les bolcheviks, car pour l'amiral Curzon : « Mieux vaut les Turcs que les Rouges ». Voir Afanasyan 1981 ; Ter Minassian 1989 (*NdT*).
- 22 Sur ses activités de fonctionnaire, voir Térian 1989, 12–13 (*NdT*).
- 23 Un des exemples de ces marchandages de bandes de terrain ou de villes concerne le cas de cette ville de Kars, que Lénine va céder aux Turcs en leur facilitant la prise, à condition de garder Batoum, un port autrement plus stratégique sur la Mer Noire (*NdT*).
- 24 Du turco-arabe *el asker* « le soldat », dont l'argot français a tiré « (un) lascar » (*NdT*).
- 25 Ichkhanian, Vahan. 20.06.2011. « Պետրոս Գետադարձից մինչև բոլշևիզմ եւ Լեւոն Տեր-Պետրոսյան. ինչպէս է երկիր վաճառելու քաղաքականությունը ժամանակաբար փոխանցվել (2-րդ մաս) » [De Pétros Gétadardz jusqu'au bolchevisme et à Lévon Ter Pétrossian, comment se transmet l'héritage de la politique de la vente d'un pays]. Voir [ici](#). // Au XI^e siècle, le roi arménien du Vaspourakan avait été forcé d'implorer lui aussi la paix à l'Empire byzantin et avait envoyé à cet effet au basileus Basile II, dit le Bulgaroctone (suite aux massacres ordonnés contre les Bulgares), le catholicos d'Arménie Pétros (surnommé Gétadardz « la rivière qui revient sur elle-même »), bon diplomate ; mais ce fut en vain, car il fut destitué (*NdT*).
- 26 *Ibid.*
- 27 Le maire de tendance dachnak (*NdT*).
- 28 À partir du tsar Paul 1^{er}, les prostituées devaient porter des bas et vêtements de couleur jaune, en copie de la France, où elles devaient exhiber un châle jaune ou une ceinture jaune ou dorée. Expression française célèbre : « Mieux vaut bonne renommée que ceinture dorée » (*NdT*).
- 29 Tcharents emploie « պարէտ », généralement traduit par « éphore » dans le langage didactique ; équivalent de « commandant général, gouverneur de forteresse ». Ici, il pourrait s'agir du Général Piroumian. Voir Ter Minassian 1989, 125 (*NdT*).
- 30 Haroutiounian 1982, 61. Notre source : Whitman 2002, 207-208 (*NdT*).
- 31 La traduction a recours à une périphrase pour *obchi vakon* [օբչի վակոն], qui désigne en russe « un voyage en troisième classe dans un wagon généralement à couchette non-séparée » ; les distances étant très longues, on pouvait s'allonger (*NdT*).
- 32 Dans le texte « պասսաժիր », emprunté au russe *passažir* [пассажи́р] (du français « passager »), փոխադրամիջոցով երթնելով, « voyager avec des moyens de transports » ; on peut supposer « un passager-client », à qui on doit quelques égards (*NdT*).
- 33 Dans le texte վեւ « տոնիչնիկի », emprunté au russe, « totalement binaire, simpliste » (*NdT*).
- 34 Extrait du recueil *À tous, À tous, À tous (Trois radio-poèmes)* [Բոլորին, Բոլորին, Բոլորին (երեք ռադիոպոեմա)] (2012, 319 et suivantes). *Depuis le pays Naïri* [Նայիրի Երկիրից] est un poème en 126 vers, publié à Erevan en avril 1920 (*NdT*).
- 35 Notre source (avec de très légères variations) : Tcharents, 1954, 266 (*NdT*).
- 36 Rappelons que le texte de Violette Krikorian a été écrit en 2011 et publié en 2012 (*NdT*).

Références bibliographiques

- Afanasyan, Serge. 1981. *L'Arménie, l'Azerbaïdjan et la Géorgie de l'indépendance à l'instauration du pouvoir soviétique, 1917-1923*. Paris : L'Harmattan.
- Afanasyan, Serge. 1985. *La Victoire de Sardarabad (Arménie, mai 1918)*. Paris : L'Harmattan.
- Alloyan, Olivia, Juranics, Stéphane, Beledian, Krikor, et Abrahamian, Nounée, éd. 2006. *Avis de recherche. Une anthologie de la poésie arménienne contemporaine*. Marseille : Parenthèses.
- Michaud, Louis-Gabriel. 1860. *Biographie universelle ancienne et moderne*, nouvelle édition, T. 30. Paris : chez Mme C. Desplaces / Leipzig : Librairie de F. A. Brockhaus.
- Ter Minassian, Anahide. 1989. *La République d'Arménie*. Bruxelles : Complexe.
- Whitman, Walt. 2002. *Feuilles d'herbes*, (traduction et présentation de Jacques Darras). Paris : NRF/Gallimard.
-
- Haroutiounian, Artem, éd. 1982. *Անգլո-ամերիկայի պոեզիայի էջերից. XX դար* [Parmi les pages de la poésie anglo-américaine du XXe siècle]. Erevan : Écrivains soviétiques.
- Krikorian, Violette (Grigorian, Violet). 1991. *Ճշմարիտ, ճշմարիտ եմ ասում* [C'est la vérité, la vérité que je dis]. Erevan : Naïri.
- Krikorian, Violette (Grigorian, Violet). 1999. *Քաղաքը* [La ville]. Los Angeles.
- Krikorian, Violette. 2000. *Que cet hiver est rude/Մյու ինչ դժվար ձմեռ է* (arménien-français). Die : Édition du festival Est-Ouest.
- Krikorian, Violette. 2006 [2002]. *Մեր/Amour* (arménien-français). Erevan : Actual Art.
- Krikorian, Violette (Grigorian, Violet). 2009. *Հարեմի Վարդեր/Harem rose* (arménien-anglais). Los Angeles : I-BEN Publishing (édition électronique pour ce titre).
- Krikorian, Violette (Grigorian, Violet). 2012. *Կամուրջ դեպի Տանյան - Էսսեներ* [Un pont vers Tania. Essais]. Erevan : Antars.
- Tcharents, Yéghiché. Sans date. *Անտիպ եւ չհավաքված երկեր* [Œuvres non-publiées et non répertoriées]. Erevan : Éditions de l'Académie des Sciences de la RSS d'Arménie.
- Tcharents, Yéghiché. 1954. *Ընտիր երկեր* [Morceaux choisis]. Erevan : HayPetHrat.
- Tcharents, Yéghiché. 1986. *Երկերի ժողովածու, 4 հատորով* [Collection d'œuvres, 4 tomes]. Erevan : Écrivains soviétiques.
- Tcharents, Yéghiché. 2012. *Բոլորին, Բոլորին, Բոլորին (երեք ռադիոպոեմ)* [À tous, À tous, À tous (Trois radio-poèmes)]. Erevan : Antars.
- Térian, Vahan. 1989. *Երկեր* [Œuvres]. Erevan : Écrivains soviétiques.

Open Access Publications - Bibliothèque de l'Université de Genève
Creative Commons Licence 4.0

